

Voyage au Spitzberg et en Nouvelle-Zemble. La construction d'un imaginaire européen du froid arctique dans les récits de Gerrit de Veer et Joachim Heinrich Campe (XVI^e-XVIII^e siècles)

Léa Lefevre-Radelli

Université du Québec à Montréal (Canada)
et Université de Nantes (France)

Résumé – Dans cet article, l'auteure analyse la représentation du froid du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemble à travers l'étude comparative de deux textes : le récit de voyage du néerlandais de Veer, publié en 1598, et sa réécriture par le pédagogue allemand des Lumières Campe, publiée en 1785. La comparaison révèle que la représentation du froid arctique a relativement peu évolué au cours des siècles et s'inscrit dans l'imaginaire européen selon trois biais perceptifs : le discours de l'exploration, le discours scientifique et le discours religieux ou moral. Le froid est toujours connoté négativement et associé à une nature hostile, contribuant ainsi à forger un imaginaire européen des territoires arctiques.

En Europe, la représentation des territoires arctiques a été fortement influencée par les premiers récits d'explorateurs occidentaux, envoyés par mer à la recherche d'un passage vers le Nord pour gagner l'Asie. L'un des premiers récits de voyage dans l'Arctique largement distribué en Europe a été rédigé par le marin Gerrit de Veer et publié en 1598 simultanément en néerlandais, en français, en allemand et en latin. Son titre français est *Vraye description de trois voyages de mer très admirables faicts en trois ans, à chacun an un, par les navires d'Hollande et Zélande* [...] ¹ Le texte narre les trois voyages effectués en 1594, 1595 et 1596 jusqu'au Spitzberg et en Nouvelle-Zemble sous le commandement du néerlandais Willem (ou Guillaume) Barentsz. En novembre 1597, douze marins survivants de la troisième expédition reviennent à Amsterdam, sans avoir trouvé le passage du Nord-Est qui aurait permis d'acheter des épices en Orient en évitant la péninsule ibérique. Après avoir atteint le

¹ Il s'agit du titre abrégé de la version française publiée à Amsterdam, chez Corneille Nicolas, en 1598.

Spitzberg, île du Svalbard qu'il crut être une extension du Groenland, l'équipage fut pris par les glaces et dut faire un hivernage forcé de neuf mois au nord-est de la Nouvelle-Zemble.

Le récit de Gerrit de Veer a été largement lu dans l'Europe humaniste, comme en témoignent les nombreuses traductions et rééditions². Exerçant une forte fascination sur les explorateurs et les auteurs de littérature de voyage, il a notamment fait l'objet d'une réécriture par l'influent écrivain pour la jeunesse Joachim Heinrich Campe, intitulée *Voyage vers les Régions Boréales, & aventures mémorables de Jacques Heemskerck et de Guillaume Barenz* (1792). Publiés à deux siècles d'intervalle, les deux textes de de Veer et de Campe ont été rédigés dans des perspectives différentes. Le premier est le journal de bord d'un officier hollandais écrit pour faire connaître l'expédition commerciale à la recherche du passage vers le Nord. Le deuxième est une réécriture à l'usage des enfants, réalisée par un pédagogue allemand des Lumières. L'étude comparative de la représentation de l'Arctique russe et notamment de la Nouvelle-Zemble offre une perspective privilégiée pour analyser l'évolution et la diffusion de l'imaginaire du froid. Nous examinerons donc les principales occurrences des manifestations du froid dans les deux textes et la construction du réseau symbolique qui en découle. Cela permettra de comprendre comment les représentations du froid se sont inscrites et diffusées entre l'Europe humaniste du XVI^e siècle et les Lumières du XVIII^e siècle.

Les expéditions de Willem Barentsz, sous le signe de l'« insupportable froidure » arctique

Au XVI^e siècle, l'Arctique russe n'est guère connu en Europe que par les quelques expéditions commerciales en recherche d'une route pour gagner l'Asie. Toutes ces expéditions avaient échoué et souvent mené à la mort des membres de l'équipage. En 1553, l'Anglais Hugh Willoughby touche la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble, mais lui et son équipage périssent de froid et de faim sur les côtes lapones³. Les basses températures

² Pour la liste des traductions et rééditions, voir Xavier de Castro, *Prisonniers des glaces. Les expéditions de Willem Barentsz (1594-1598)*, Paris, Chandeigne/Unesco, 1996, p. 243-247.

³ Gerrit de Veer, *A True Description of Three Voyages by the North-East towards Cathay and China...*, Charles T. Beke (dir.), Londres, Hakluyt Society, 1853, p. iv-vii; Xavier de Castro, *op. cit.*, p. 21-22.

et les phénomènes scientifiques et astronomiques en Arctique sont alors mal connus et font l'objet de spéculations⁴. Les échecs successifs des trois expéditions néerlandaises confirment l'incapacité des Européens à gagner la route du Nord. Pourtant, les membres de l'expédition ont remarqué qu'il fait plus chaud au Spitzberg, à quatre-vingts degrés de latitude nord, qu'en Nouvelle-Zemble, qui se trouve plus au sud. L'équipage émet alors l'hypothèse que le froid serait moins fort à mesure que l'on approcherait du pôle :

On [ne] doit [pas] juger que la froidure nous eut empêché le passage : car non pas la mer, ni la proximité du Pôle, comme nous avons dit, mais la glace étant tout tenant la terre, nous l'a empêché. [...] Avec cette opinion est trépassé notre pilote Guillaume Barentsz, lequel nonobstant la dure, et insupportable froidure qu'il avait endurée, n'avait pas encore perdu le courage⁵.

Il existait une croyance selon laquelle le froid intense rendait toute expédition impossible à vingt degrés de latitude du pôle : au contraire, le capitaine émet l'hypothèse de l'existence d'une route vers le Nord. De Veer utilise cette *captatio benevolentiae* pour justifier le bien-fondé de l'expédition, qui aurait pu réussir malgré les difficiles caractéristiques thermiques et physiques du territoire.

Caractériser le territoire : une géographie du froid

Le récit de Gerrit de Veer est avant tout le journal de bord d'un marin, qui s'aventure dans des terres qui lui sont inconnues. Le journal a une fonction pratique, descriptive, qui permet de tenir le compte du temps et de noter tout élément permettant une meilleure connaissance du territoire. L'équipage ne dispose pas de moyen pour mesurer précisément le froid. Nous ne relevons donc que des indications subjectives concernant la température, modulées par l'usage d'intensifs comme « très froid »,

⁴ Voir Siebren Y. Van Der Werf, « Astronomical observations during Willem Barents's third voyage to the North (1596–97) », *Arctic*, The Arctic Institute of America, vol. 51, n° 2, juin 1998, p. 142-154.

⁵ Gerrit de Veer, *Vraye description de trois voyages de mer...*, *op. cit.*, p. 2. La pagination respecte celle de l'ouvrage qui numérote une page sur deux. L'orthographe a été modernisée pour faciliter la lecture.

« extrêmement froid ». Par exemple, le marin note que le 18^e jour de février 1596 « [était] le temps rude, et le vent Sudouest, avec [...] neige, et grande froidure⁶ ».

Ces notations quotidiennes inscrivent le froid comme élément primordial de l'expérience des marins. En effet, c'est le froid et les transformations physiques qu'il opère sur le paysage (notamment avec la formation de la glace) qui déterminent l'exploration du territoire et les mouvements de l'équipage. Lors du troisième voyage, le 30 août 1596, les glaçons s'amoncellent et élèvent le vaisseau, rendant la poursuite de l'exploration impossible. À partir de septembre, l'équipage n'a plus d'autre choix que d'hiverner. À l'aide de troncs de bois échoués, ses membres construisent péniblement une maison de survie où ils passeront neuf mois. La vie s'organise alors autour d'un va-et-vient entre le refuge, le navire et l'extérieur pour trouver du bois. De Veer relate un épisode où les marins doivent aller chercher du bois :

Il nous fallut à grand peine et travail sortir [le bois] hors de la neige, et ôter la neige, et ainsi porter à la maison, ce que nous fîmes [...] [O]n ne pouvait longtemps durer hors de la maison, à cause de l'extrême et insupportable froidure, nonobstant que la tête fut armée avec les peaux de renard et le corps de doubles accoutrements⁷.

Des mouvements à l'habillement, toute l'activité des marins est concentrée pour échapper au froid, promesse de mort. Menace constante et omniprésente, le froid confine les mouvements de l'équipage dans l'espace clos de la maison de survie, jusqu'à tendre vers l'immobilité.

La Nouvelle-Zemble, ou le territoire de l'inhumain

Dans la version néerlandaise originale de l'extrait cité, le froid est dit « *onuytspreklicke ondraechelijcke* », c'est-à-dire littéralement « inexprimable, intolérable ». Pour l'équipage néerlandais, l'expérience de cette « froidure » arctique se situe donc au-delà de l'expérience humaine, au-delà du dicible. Comment rendre compte de cette expérience pour le public européen ? Lors

⁶ *Ibid.*, p. 29.

⁷ *Ibid.*, p. 24.

des moments les plus froids de l'hivernage, en octobre et novembre 1596, de Veer énumère une série d'événements spectaculaires qui permettent au lecteur de s'imaginer le degré de froid enduré. Les marins ne peuvent bientôt plus se réchauffer sur l'entrepont et doivent établir le foyer à fond de cale. La bière gèle dans le tonneau et perd son goût et sa force, et enfin, leur horloge cesse de fonctionner, les obligeant à utiliser une horloge à sablon. Ces manifestations physiques du froid sont autant de preuves tangibles de la menace qui les touche. Ainsi, la présence du froid extrême construit un réseau symbolique associant le territoire arctique à la peur de la mort. L'absence de chaleur, seule porteuse de l'espoir de survie et de retour, plonge l'équipage dans l'angoisse douloureuse de ne pouvoir contrer la menace du froid, comme en témoigne cette citation du 6 décembre 1596 :

Fut derechef le temps rude, le vent de l'Est et extrêmement froid, et presque insupportable de manière que nous regardâmes piteusement l'un l'autre : craignant que si la froidure continuait encore de plus en plus, qu'avions à périr de froid : car quel grand feu que nous fîmes, nous ne pouvions réchauffer [...] ⁸

Dans le texte de de Veer, la présence des deux forces opposées, le chaud (représenté par le feu de la cabane, puis par le retour du soleil) et le froid, ne fait pas l'objet d'amplifications rhétoriques. De Veer s'en tient aux éléments concrets et objectifs de l'expérience de l'équipage. Pour les marins comme pour les lecteurs, la mort est effectivement un danger concret, tangible. Les dangers traversés par les explorateurs prennent une signification accrue pour les lecteurs, qui ont en tête les voyages malheureux des explorateurs antérieurs.

Le courage et la foi protestante des explorateurs

Implacable comme la mort, le froid se confond avec la vision d'une nature nordique dans ce qu'elle a de proprement inhumain. L'acuité du froid agit comme révélatrice du courage et de la foi chrétienne des explorateurs. Ainsi, malgré l'absence générale de digressions morales ou philosophiques dans le texte, le récit est teinté d'un discret mais constant discours moral

⁸ *Ibid.*, p. 23.

et religieux. La force surhumaine déployée par les marins pour faire face à des conditions inouïes est maintes fois répétée dans le journal. Le récit dessine un imaginaire du combat contre une nature hostile, caractérisée par un froid extrême, la menace constante des ours polaires et le craquement des glaces. Le territoire est exclusivement associé à des éléments négatifs. Le 4 juin 1594, profitant du retour du soleil, les marins préparent leur départ de la Nouvelle-Zemble, lieu de désespoir à fuir à tout prix : « or tout notre travail nous semblait léger, par l'espoir de pouvoir sortir de ce pays désert, sauvage, fâcheux et froid⁹ ». En dernière instance, l'espoir de survie provient uniquement de leur confiance en Dieu, en qui ils décident « de recommander [leurs] affaires¹⁰ » lorsqu'ils prennent la décision d'hiverner. Pendant le troisième voyage, au début de l'hivernage, la recherche de bois représente une étape cruciale :

En [cette] terre n'étaient aucun arbre [...] pour pouvoir bâtir. [L]ors s'est découverte la commodité inespérée : car [les nôtres] trouvèrent sur le rivage de la rivière [certains] arbres [...] : lesquels y étaient en flottant arrivés, soit de Tartarie, ou de Moscovie, ou d'autre part [...] De cette commodité (comme si Dieu nous l'eusse envoyée) fûmes fort réjouis, espérant que Dieu nous concèderait davantage [de faveur]¹¹.

Le bois permet de construire un refuge et représente le feu, force protectrice et absolument nécessaire à la vie. Sans possibilité de faire un foyer dans la cabane, les marins seraient tous morts rapidement. La présence de bois dans cette région dépourvue d'arbres est donc interprétée comme la preuve de la bienveillance de Dieu.

Le récit se trouve ainsi traversé par deux forces antagonistes. Le froid est rejeté du côté d'une nature étrangère, source de mort. Le courage moral et la confiance en Dieu sont, seuls, ce qui permet la survie de l'équipage. Le récit permet, en dernière instance, de réaffirmer les valeurs européennes : esprit d'exploration, courage et foi en Dieu.

⁹ *Ibid.*, p. 31.

¹⁰ *Ibid.*, p. 18.

¹¹ *Ibid.*, p. 18-19.

Cette perception du territoire arctique russe a eu une influence importante en Europe, du XVI^e siècle à aujourd'hui : outre les traductions, le récit a été reproduit dans plusieurs anthologies de voyage¹² et a inspiré de nombreux écrivains¹³. À travers la lecture d'une des réécritures du XVIII^e siècle, nous analyserons l'influence du récit de Gerrit de Veer sur la représentation du froid arctique en Europe.

Joachim Heinrich Campe : instruire les jeunes lecteurs dans l'Allemagne des Lumières

Joachim Heinrich Campe, l'un des auteurs pour la jeunesse les plus productifs et les plus influents de l'Allemagne des Lumières¹⁴, est notamment connu pour sa réécriture en deux volumes de l'ouvrage de Daniel Defoe, *Le Nouveau Robinson*. Entre 1785 et 1793, il écrit douze volumes d'une collection de récits d'explorateurs, publiée en français sous le titre *Recueil de Voyages Intéressans [sic] pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse*. L'importance accordée au voyage de Willem Barentsz est révélatrice de l'influence du récit de de Veer : dans la version française, l'expédition au Spitzberg et en Nouvelle-Zemble constitue le premier texte du volume I du *Recueil*. Nous analyserons une traduction de 1792, intitulée *Voyage vers les Régions Boréales, & aventures mémorables de Jacques Heemskerck et de Guillaume Barenz*¹⁵. Le texte de Campe consiste en un récit très fidèle, qui reprend parfois littéralement le texte de Gerrit de Veer. Des différences notables existent cependant par rapport au texte original, tant dans la situation d'énonciation que dans le contexte de rédaction. Il s'agit d'une réécriture, plus propice aux emphases rhétoriques et aux digressions de l'auteur. Bien que particulièrement fidèle à de Veer, Campe concentre son récit sur les péripéties de l'équipage, afin de mettre en valeur le caractère spectaculaire du périple des explorateurs. Ensuite, alors

¹² Voir par exemple Jean Amsler, Louis-Henri Parias et Lucien Febvre, *Histoire universelle des explorations*, Paris, Nouvelle librairie de France, 1955-1956, vol. 2.

¹³ Notamment William Shakespeare au XVII^e siècle (*La nuit des rois*), Jules Verne au XIX^e siècle (*Voyages et aventures du capitaine Hatteras*) et l'auteur contemporain Emmanuel Rimbart (*Le chapeau de Barentsz*).

¹⁴ Voir Ute Dettmar, « Campe, Joachim Heinrich (1746-1818) », Jack Zipes (dir.), *The Oxford Encyclopedia of Children's Literature*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2010 [2006], vol. 1, p. 248-249.

¹⁵ Joachim Heinrich Campe, *Recueil de Voyages Intéressans pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse*, Francfort sur le Mein, Jean Philippe Streng, 1792, vol. I, p. 3-134. Jacob Van Heemskerck était le pilote du navire commandé par Barentsz lors du troisième voyage.

que l'officier néerlandais publiait son récit de voyage à destination du public adulte lettré du XVI^e siècle, Campe écrit spécifiquement pour les lecteurs qui approchent de la puberté, c'est-à-dire des jeunes garçons à partir de 10 ans. Fortement inspiré par l'*Émile* de Rousseau, Campe écrit dans un but essentiellement pédagogique. Ainsi que l'auteur le précise en préface du recueil, il s'agit de donner aux jeunes lecteurs le « goût pour des passe-temps sérieux et utiles » et d'« étendre [...] la connaissance du monde et des hommes¹⁶ ». C'est dans cette perspective pédagogique que doit être interprétée la réécriture du texte de Gerrit de Veer, notamment la représentation du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemble.

Le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble, des « régions froides et stériles »

De la même manière que dans le récit de de Veer, Campe cherche tout d'abord à caractériser géographiquement ce territoire inconnu des jeunes lecteurs. Contrairement aux descriptions du marin, ce texte est parcouru d'une forte emphase rhétorique et de la présence d'intensifs, dans un dialogue constant entre le narrateur et le lecteur :

Je commence, mes jeunes Amis, par vous conduire dans une contrée fort froide et fort déserte. Notre premier voyage ira au Spitzberg [...] Ce pays est un des plus déserts et les plus froids du monde. D'aussi loin que l'on peut le voir, on n'y aperçoit que des montagnes pointues [...] Excepté quelques herbes et quelques mousses, qui germent çà et là, il ne croît rien dans cette île; pas un seul arbre, pas un seul arbrisseau. [...] Pour des hommes, il n'y en a absolument pas au Spitzberg¹⁷.

Dès les premières pages du récit, le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble sont donc associés à deux caractéristiques principales: la froideur thermique et l'incapacité à accueillir la vie, qu'elle soit végétale ou humaine. Ces deux caractéristiques, réunies dans la formulation « une contrée fort froide et fort déserte », sont reprises plus loin lorsque le narrateur définit le territoire comme faisant partie « des régions *froides* et *stériles* du Nord¹⁸ ». Le sens propre et le sens figuré s'entremêlent dans cette évocation du

¹⁶ *Ibid.*, p. vi-vii.

¹⁷ *Ibid.*, p. 3 et 28-32. L'orthographe a été modernisée pour faciliter la lecture.

¹⁸ *Ibid.*, p. 31 [je souligne].

caractère froid et désertique du Spitzberg. Au sens propre, l'absence de vie humaine et la faible diversification des plantes et des animaux justifient qu'aux yeux d'un Européen, cette île puisse être perçue comme un désert blanc (malgré la richesse relative de la flore et de la faune du Spitzberg, qui bénéficie de l'influence du Gulf Stream¹⁹). Cependant, les amplifications rhétoriques de Campe sont fortement liées au sens figuré des mots « désert » et « froid » : il s'agit de construire l'image d'une nature proprement inhumaine, hostile à toute forme de vie, y compris celle des explorateurs.

Les représentations du froid prises dans les discours scientifique et moral

Dans un dialogue constant avec son lecteur, le narrateur fait appel à l'imagination de ce dernier pour lui faire saisir le caractère extraordinaire de l'épopée des marins dans une nature hostile. Ce procédé sert un double objectif : instruire le lecteur en enrichissant ses connaissances et lui donner des règles de conduite. Campe cherche en effet à améliorer les connaissances scientifiques et la compréhension des phénomènes physiques de ses jeunes lecteurs. La représentation du froid arctique est explicitement liée aux visées du pédagogue. Le but même du *Recueil de Voyages Intéressans pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse* est de faire découvrir au lecteur des aventures réelles (qui ne sont pas le fruit d'idées romanesques jugées dangereuses) tout en permettant à Campe de lier à sa narration « autant de connaissances utiles qu'[il] pourrai[t]²⁰ ». Le récit fidèle du texte de de Veer est donc constamment interrompu par des explications pédagogiques visant à susciter la curiosité et la réflexion du lecteur. Après avoir expliqué en détail la position géographique des deux régions arctiques, la mention du « froid terrible²¹ » du Spitzberg est ainsi l'occasion de décrire l'alternance d'une longue nuit d'octobre à février et du jour continu de mai à août²². L'insistance mise sur le fait que l'équipage de Willem Barentsz grelotte de froid « au plus fort de l'été²³ » n'est pas seulement une manière de favoriser la compassion du

¹⁹ Xavier de Castro, *op. cit.*, p. 9.

²⁰ Joachim Heinrich Campe, *op. cit.*, p. xi.

²¹ *Ibid.*, p. 6.

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*, p. 12.

lecteur. Ce passage permet d'expliquer que l'absence de chaleur en été est due à l'angle d'incidence des rayons du soleil : puisque le soleil ne s'élève pas haut au-dessus de l'horizon, « les rayons ne peuvent tomber que de biais sur cette région du Globe²⁴ ».

Ce discours scientifique se double d'un discours moral et religieux. En effet, le principal objectif de Campe est de disposer son auditoire à accepter la vie que Dieu lui réserve et à en être reconnaissant²⁵. La présence de Dieu est ici sous-jacente, elle ne constitue pas le cœur du texte. Le narrateur exhorte le lecteur à imiter le courage des explorateurs, comme dans ce passage où les marins se retrouvent prisonniers « au milieu du choc terrible de ces montagnes de glace²⁶ » :

Jeune lecteur ! Toi qui perds patience, peut-être, dans les petits inconvénients de la vie ! Jette un regard sur cette scène : représente-toi nos pauvres voyageurs qui, transis de froid, et dans l'attente de ce qui pouvait leur arriver encore, travaillaient pourtant toujours à tenter tous les moyens possibles pour la conservation du vaisseau, et pour leur propre délivrance, sans tomber dans un découragement oisif. Aie honte alors de ta propre mollesse, et efforce-toi de te rendre vigoureux et fort [...] afin que tu saches un jour opposer du courage et de la confiance aux grands périls et aux grandes douleurs de la vie, dont la tienne ne sera sûrement pas exempte²⁷ !

Les nombreuses scènes descriptives, très visuelles, ont donc pour but de frapper l'imagination du lecteur. Afin de mieux faire face à ses propres difficultés, celui-ci est incité à se représenter les souffrances physiques des explorateurs et leur courage face aux événements extraordinaires qu'ils affrontent. Le froid arctique n'est plus que l'élément exacerbé d'une contrée qui restera à jamais hostile et étrangère. Il permet de revenir à l'expérience des lecteurs, appelés à apprécier le confort de leur environnement quotidien. En dernière instance, la description du

²⁴ *Ibid.*, p. 13.

²⁵ David Blamires, *Telling Tales. The Impact of Germany on English Children's Books 1780-1918*, Cambridge, Open Book Publishers, 2009, p. 37.

²⁶ Joachim Heinrich Campe, *op. cit.*, p. 47.

²⁷ *Ibid.*, p. 47-48.

Spitzberg et de la Nouvelle-Zemble ne constitue pas une ouverture vers l'inconnu, mais une exaltation à dégager des valeurs morales pour la conduite quotidienne.

Les figures du froid chez de Veer et Campe : une relation occidentale au territoire arctique

Malgré les différences historiques et narratives entre le récit de voyage de Gerrit de Veer et la réécriture de ce texte de Joachim Heinrich Campe, il se dégage de ces deux œuvres une représentation relativement uniforme du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemble. Associée à une série d'obstacles à surmonter dans la quête du passage du Nord-Est, la « froidure » nordique active un vaste réseau symbolique lié à la souffrance physique et psychologique. Dans le premier récit, cette représentation du froid sert à justifier l'échec de l'expédition. Dans la réécriture du XVIII^e siècle, l'insistance sur l'acuité du froid s'insère dans les objectifs d'un pédagogue qui décrit les combats héroïques d'explorateurs européens comme autant d'exemples de l'endurance et du courage humains²⁸. Transmis entre les siècles par les traductions et réécritures, le texte de Gerrit de Veer a donc contribué à renforcer la vision européenne de l'Arctique comme un territoire étranger, hostile et impropre à la vie. L'évocation du froid et des éléments naturels ne peut être dissociée des idéologies et des stratégies rhétoriques qui sous-tendent les récits. Le froid s'inscrit dans l'imaginaire occidental selon trois biais perceptifs : le discours de l'exploration, le discours scientifique et le discours religieux ou moral. Le but de l'exploration néerlandaise était avant tout de trouver une route vers le Nord. Dans cette optique commerciale et utilitaire, le territoire n'est pas un lieu de vie, mais seulement un lieu de passage. Le froid est donc uniquement perçu comme un obstacle à l'exploration commerciale et à la volonté des marins de rentrer à bon port. Ces explorations commerciales se doublent d'une forte interrogation scientifique pour les phénomènes inconnus de l'Arctique. La mention des températures extrêmes fait également partie de cette fascination et de cette curiosité. Enfin, le froid est en grande partie la cause des obstacles extraordinaires auxquels fait face l'équipage : ceux-ci peuvent être surmontés, chez de Veer par la confiance absolue en Dieu, et chez Campe par le courage et la détermination.

²⁸ David Blamires, *op. cit.*

Dans aucune de ces deux œuvres, on ne trouve de personnification du froid, doué d'une volonté propre de nuisance. Cela les distingue notamment du récit de Robert Edwin Peary au ^{xx}^e siècle, pour qui l'exploration s'apparente à une conquête psychologique et militaire contre un des principaux ennemis, le froid. Il s'opère cependant souvent un glissement entre le sens propre et le sens figuré du terme « froid », dont le sens découle d'une modalité énonciative animée par « une conviction ou un point de vue »²⁹. Ici, l'association du froid à la souffrance et à la désolation ouvre la voie à un imaginaire du territoire à conquérir ou à fuir, c'est-à-dire d'un territoire *extérieur* à soi. La relation au territoire arctique, guidée par les notions de courage et d'endurance, ne permet pas de développer un lien d'intimité avec ce dernier. Dans la représentation qui en est donnée par les deux écrivains des ^{xvi}^e et ^{xviii}^e siècles, l'équipage de Willem Barentsz doit vivre malgré le froid. On pourrait opposer cette vision européenne à celle que les Autochtones développent avec leur territoire, vivant *avec* le froid au lieu de vivre *malgré* lui.

²⁹ Nous reprenons ici la définition d'Irène Tamba-Mecz du sens figuré: celui-ci ne reflète pas « une réalité objective, se prêtant à une observation directe, mais un objet conceptuel, variable selon la définition qui l'instaure » (Irène Tamba-Mecz, *Le sens figuré*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, p. 17).